

**Sébastien RUFFO**

## **Histoire culturelle d'une icône, d'une émeute et d'un mythe**

L'auteur des *Yeux de Maurice Richard* déclare dès l'introduction « n'[avoir,] envers ce sportif, aucun sentiment d'attachement ». Aguichés par la photographie pleine page d'un Rocket au regard extatique, intrigués par le titre principal ou par la quatrième de couverture (« Maurice Richard n'est pas mort [...] »), on peut se demander combien parmi les fans acquiesceront de bon gré à l'aveu d'un tel détachement. N'importe, l'érudition exceptionnelle dont chaque page déborde rassasiera pour longtemps les plus calés des richardologues (notre néologisme, après le « richardien » de Melançon!) D'autres, cependant, choisiront moins le héros que l'auteur et s'intéresseront de préférence au second titre, camouflé, de biais, dans l'image du bâton de hockey : ceux-là ne pourront que se réjouir d'un tel gage de froideur car l'histoire culturelle, comme toute histoire, est une entreprise que l'on souhaite sérieuse et réfléchie. Elle l'est ici. Dans une langue souvent plus journalistique qu'universitaire, habile à varier ses tours, voire primesautière, l'auteur confère une vie insoupçonnée aux listes d'objets, de références, de mentions et de rapprochements, qui sont les briques et le mortier de son édifice. Benoît Melançon, excellent communicateur, ajoute à cela une pointe d'humour, si bien que, du sportif à l'historien de la culture, ce livre vise, et devrait sans doute rejoindre, un public à la fois vaste et intelligent, ce qui n'est pas le moindre de ses mérites.

Érudition? Sur moins de 250 pages de texte, le lecteur croisera environ 650 noms propres allant d'Achille à Zorro et plus de deux cents références à des livres, des articles, des chansons, des films, sans compter les artefacts repérés ou les événements historiques rapportés et généralement datés avec précision. Pour les références ainsi générées, il fallait une stratégie éditoriale de compromis qui évite de surmultiplier les notes de bas de page, sans pour autant dilapider les

fruits d'une recherche rigoureuse. L'auteur et l'éditeur s'en tirent assez élégamment en abolissant toutes les notes, en fournissant un index des noms, une bibliographie des documents cités, une table des illustrations et, surtout, en offrant un appendice intitulé « Sources » où, en une vingtaine de paragraphes correspondant aux sections du livre, Melançon guide son lecteur vers les documents clés qu'il indique et commente brièvement, mais on y perd le numéro des pages citées, ce qui est un inconvénient.

1. *Une icône*, 2. *L'Émeute*, 3. *Un mythe* : ces trois titres principaux de la table des matières laissent difficilement comprendre le principe organisateur de l'ouvrage. En fait, il s'agit de passer d'une analyse plutôt synchronique de l'éventail des représentations culturelles de Maurice Richard (1) à une analyse plus diachronique du processus de mythification de ce héros (3) au Québec et, dans une moindre mesure, au Canada. Entre les deux, Melançon décrit le traitement culturel de l'émeute de 1955 (2), à partir de documents complexes qui lui permettent d'amorcer, sur cette date charnière, le geste de périodisation qu'il développe ensuite. Entre ces trois parties règne une unité profonde attribuable au retour périodique d'un petit nombre de hauts faits sur lesquels reposent la plupart des représentations de Maurice Richard : Melançon les a ordonnés chronologiquement dans un préambule intitulé *Les douze travaux du numéro neuf*. Il s'agit surtout de buts glorieux, d'honneurs rendus et de cette émeute de 1955 consécutive à une grave punition infligée au hockeyeur par les autorités de sa ligue. Les dernières étapes de la mythification de Richard s'étant déroulées à une époque plus récente, le livre avance aussi dans le temps, de sorte que l'analyse des représentations correspondant à la fin de sa vie apparaît, à point, vers la fin de l'ouvrage.

Dans les 70 pages de la partie intitulée *Une icône*, Melançon se fait l'interprète d'« objets » culturels pour le moins disparates, qu'il trouve à différentes époques et qu'il doit parfois *construire* lui-même avec cette ingéniosité critique que le Roland Barthes des *Mythologies* nous a jadis appris à goûter; ce seront le regard de Maurice Richard, son surnom, le commerce de son image, le « corps du Rocket », les comparaisons les

plus fréquentes relevées à son endroit et les manière de transmettre cette icône entre les générations.

Le thème du regard, qui donne le titre à l'ouvrage, tire son origine d'une caractéristique évidente sur certaines photographies, puis accusée dans les représentations cinématographiques, et que de nombreux témoignages avaient notée dès la jeunesse de Maurice Richard : ce regard évoque la passion, la détermination ou la folie. De tels attributs compenseraient un « rapport difficile au langage », c'est là un lieu commun que Melançon relève, analyse et complète en commentant les pleurs de Richard, quelquefois montrés en public, et qui ont fait de lui « un homme comme les autres ».

On empoigne ensuite son surnom, « le Rocket », d'une façon assez littéraire : par son origine, ses connotations et la comparaison de surnoms d'autres sportifs fameux. Puis, dans la section intitulée « Vendre du mythe », le littéraire se rapproche du muséologue, par la présentation de très, très nombreux objets, babioles promotionnelles et autres souvenirs, dont certains ont été catalogués pour un encan et acquis par l'État canadien. Et c'est ici que l'histoire culturelle cherche à se démarquer des disciplines voisines qui sémiotisent elles aussi de tels artefacts. « Quelles conclusions peut-on tirer de pareilles énumérations? », se demande l'auteur. « Un sociologue de la culture relèverait des tendances dans la pléthore de produits utilisant l'image de Richard. Il pourrait les distinguer en fonction des couches sociales visées par les commerçants. » « Un historien des supports culturels noterait la montée progressive des médias audiovisuels. » « Un spécialiste des *cultural studies* lirait dans cette évolution la mainmise du grand capital sur le monde du sport. » « L'expert en marketing soulignerait la variété des publics. » À ces hypothèses, vraisemblables quoique rapides, Melançon ajoute celle qu'il développera dans le reste du livre : « Quel est le principal effet du commerce richardien, quelles qu'en soient les formes? De transformer Maurice Richard en produit, puis en label et en mythe. » Pour Melançon, il s'agira toutefois moins d'identifier des effets, c'est-à-dire des chaînes de causalité, que de donner à voir les transformations de l'objet [Maurice Richard] à travers les années, comme on le voit dans ces récupérations

commerciales qui jouent d'abord sur ses exploits (pour vendre des produits de consommation courante, dans les années cinquante...), puis sur son sérieux (pour vendre des services financiers ou des automobiles de luxe, dans les années quatre-vingt-dix...) et finalement sur une image plus intemporelle, mythique (pour la restauration rapide, s'adressant aux enfants, après sa mort).

L'étude des représentations du corps de Maurice Richard cherche aussi à situer l'interprétation sur le même axe allant de l'homme ordinaire au mythe surdimensionné. Melançon décrit en détail quelques peintures, dont le fameux « Hommage à Duchamp (Hommage à Maurice Richard) » de Riopelle. On comprend que de tels objets (très stylisés, abstraits ou faiblement figuratifs) résistent à l'analyse et qu'ils engendrent peu de conclusions facilement récupérables par l'historiographie culturelle. C'est encore la curiosité qui trouve son compte, dans la section « Vendre du mythe », quand Melançon, non sans humour, transcrit quelques citations anglaises ou latines qui ornaient les murs du vestiaire des Canadiens « comme la bibliothèque de Montaigne au XVI<sup>e</sup> siècle » : « Que pensait de ces bribes de textes le citoyen de Bordeaux? », demande-t-il avant de répondre lui-même : « On ne le saura pas. » (p. 56) Les richardologues, s'en souviendront. Avec la statuaire ou avec les représentations du corps au cinéma, le propos reprend son fil : magnifié ou humanisé, le corps représenté parle une langue compréhensible que les illustrations relaient efficacement. Se demandant si ce corps représenté a parfois été érotisé, l'auteur cite de pudiques chansonnettes et donne l'avis de Mme Richard sur une publicité de lotion capillaire. À cette érotisation bien légère il oppose cependant une érotisation masculine, plus latente qu'explicite, ambiguë, dont Melançon (p.73) trouve un certain indice dans le film *Peut-être Maurice Richard* de Gilles Gascon (1971).

Au chapitre des comparaisons fameuses, glanées dans la presse ou ailleurs, l'auteur aborde des joueurs de hockey, d'autres sportifs, même Louis Cyr, pour cerner, par contraste, les traits les plus caractéristiques de Maurice Richard. Il rapporte aussi des comparaisons moins évidentes : figures animales, mythologiques, politiques, religieuses et, surtout, artistiques. Cette diversification des comparaisons, tard

survenue dans l'avènement du mythe, se termine avec les plus prestigieuses (Beethoven, Dickens, Confucius...), Melançon l'explique, dans le cadre de la pensée québécoise, par une « résolution du conflit entre l'activité artistique et l'action concrète » qui a permis à Richard, extrait de sa condition, de devenir un véritable mythe. Puis, dans « Maurice Richard expliqué aux enfants », Melançon montre les traits retenus ou estompés (sa violence), ou fantasmés, mais cette fois dans les produits plus récents destinés à la jeunesse.

Au cœur du livre, 70 pages sont regroupées sous le titre de « L'Émeute ». La catégorie de *l'événement* avait régulièrement servi jusqu'ici dans le livre, mais dans une relative subordination à la description de l'« icône ». À ce point, la question de la transmission du mythe comme personnalité exemplaire se déplace vers la double question de la commémoration et de la narration d'un événement historique — un événement qui modifie, selon les cas, un destin individuel, une histoire collective ou bien une temporalité plus mythique. Les récits convoqués sont d'abord tirés des journaux, des chroniques sportives que Maurice Richard y signait (par un prête-plume), de chansons, de romans, de pièces de théâtre, avec une attention éclairée pour tout ce qui rappelle l'importance des pratiques radiophoniques dans l'émeute vécue et racontée. Ensuite, Melançon analyse avec une grande attention la représentation de l'émeute à l'écran et au cinéma, dans de nombreux documents qu'il voit converger dans cette lecture d'André Laurendeau, proposée quatre jours après l'émeute mais souvent citée depuis : « Le nationalisme canadien-français paraît s'être réfugié dans le hockey. [...] C'était un peuple frustré, qui protestait contre le sort. » Cette interprétation a souvent servi à découvrir dans l'émeute une prémisse de la Révolution tranquille et à situer Maurice Richard en amont de ses remous historiques. Melançon relativise cependant cette lecture en expliquant les allégeances politiques de cet homme — peu nationaliste, au sens que prit ce mot après la Révolution tranquille —, puis en rappelant combien l'émeute ralliait aussi d'anglophones : deux vérités négligées dans les représentations courantes. Faut-il, demande l'auteur, voir dans ces oublis le prix de la mythification?

C'est dans la dernière partie de l'ouvrage, un peu plus brève que les deux autres, que l'auteur répond à cette question en expliquant les nouvelles représentations de Maurice Richard par le contexte culturel qui les a produites : « la mythification de Maurice Richard est contemporaine de la montée d'un nouveau nationalisme québécois et ce nationalisme essaie de se doter de grandes figures » (p. 197). Nuancée, la réflexion rend compte de tensions entre l'exaltation du héros et la critique, voire la démythification, qui sont aussi des gestes caractéristiques de la pensée de l'époque, « mais ils ne sont guère entendus ». L'analyse des représentations survenues à son décès, en 2000, n'est pas seulement l'occasion de confirmer l'apothéose d'un Maurice Richard immortalisé dans un mythe que peu de représentations contestent. C'est aussi le moment pour Melançon de mettre à profit la définition du mythe qu'il a choisie et expliquée au début du chapitre : passant alors en revue les représentations issues du reste du Canada (anglophone), l'auteur estime qu'elles ne correspondent pas tout à fait à cette définition, en particulier parce que les valeurs qu'il y découvre, comme la familiarité, la fierté et le nationalisme, n'ont pas toute la diversité dont un mythe véritable pourrait s'accommoder. Le mythe est en effet une question de croyance, ce qui fonde sa polyvalence dans l'histoire culturelle. « Pour les francophones, il pouvait incarner le nationalisme canadien-français puis québécois et le fédéralisme canadien; le Rocket du ROC ne pouvait pas avoir cette chance. Il ne saurait être pour ce *Rest of Canada* la conjonction, en un seul personnage, de toutes les contradictions des siens. »

*Les Yeux de Maurice Richard* est un livre que les richardologues conserveront aussi longtemps que ceux qui s'intéressent à l'histoire de la culture ou à l'histoire du Québec, même dans le Canada. Sous l'étalage de son érudition, il pratique l'art discret de la transition, impose une sourdine aux visées théoriques et se concède sagement de plaire à ses lecteurs. Ainsi, sur la glace qui est la sienne, Benoît Melançon a tout à fait réussi, nous semble-t-il, sa propre « résolution du conflit entre l'activité artistique et l'action concrète ».

**Référence :** Benoît Melançon, *Les Yeux de Maurice Richard. Une histoire culturelle*, Montréal, Fides, 2006, 283 p.